



APIS MESSINIS/AFP

## Voyage au cœur d'une Grèce en proie au chaos

### Carnet de bord

Nicolas Dupont-Aignan a pu constater sur place les ravages d'une économie exsangue et l'échec des politiques de rigueur de la "troïka".

« Ne croyez pas ceux qui vous disent que la Grèce va mieux. » Le chauffeur de taxi qui nous conduit de l'aéroport au centre d'Athènes a bien 70 ans. Il nous explique qu'il a repris le travail pour compléter sa retraite de misère. Derrière la façade du tourisme qui repart, il y a la réalité d'un peuple qui n'en peut plus de souffrir. « Dites-le à Paris, dites-le fort. Ils ont tout cassé, ils ont tout cassé ! », répète-t-il en boucle...

**Ils ? Je me hasarde à lui poser la question,** il me répond sans détour : « Les politiciens véreux, les banques, qui ont refilé notre dette à vos gouvernements, les armateurs, qui ont planqué leur argent en Suisse, les syndicats, les bureaucrates profiteurs, les Allemands, qui ont réussi avec l'euro ce qu'ils avaient échoué à faire pendant la guerre. » Au moment où je lui paie la course devant l'hôtel, il me regarde soudain fixement : « Souvenez-vous de ce que je vous

dis, une économie de guerre dans un pays en paix. »

En rejoignant notre hôtel plein à craquer de touristes du monde entier et en parcourant Athènes pendant quelques jours avant de prendre le bateau pour les îles, je m'interroge. Qui dit vrai ? Notre chauffeur de taxi en colère ou le gouvernement grec et la cohorte d'experts de Bruxelles, du Fonds monétaire international (FMI) et de la Banque centrale européenne, la célèbre "troïka". Pour le premier, la Grèce a été précipitée dans un puits sans fond, pour les autres, au contraire, le pays, au terme d'une purge sévère mais salutaire, a stoppé la dégringolade et son économie commence à repartir.

Qui croire quand Athènes offre deux visages aussi contrastés ? Les touristes (20 millions annoncés pour cette année) qui déversent leurs milliards, les plages idylliques, les tavernes joyeuses, la jeunesse dorée qui roule

en Porsche ou en Mercedes. Mais aussi les stigmates de la crise : un nombre impressionnant de commerces fermés, des immeubles entiers abandonnés, la soupe populaire au coin des rues... Restent pour démêler le vrai du faux ces témoignages de familles grecques que je rencontre.

Parmi eux, cette comédienne nous rappelle l'ampleur du traitement de choc infligé à la Grèce.

Des salaires et des retraites réduits en moyenne de plus d'un tiers. Un salaire d'embauche ordinaire qui passe de 800 à 400 euros. Le pire, c'est la santé : « Mieux vaut ne pas avoir un cancer en Grèce, car les hôpitaux, faute de traitement, vous renvoient cre-

**“Si je croise cette connaissance devenue ministre, je lui colle une balle entre les deux yeux !”**

ver chez vous. » Elle insiste : des médicaments génériques à 40 euros chez nous sont vendus 500 euros ici. Seuls ceux qui voyagent à l'étranger peuvent se soigner correctement. Exagère-t-elle ? Un rapport d'un député allemand de la CSU, Wolfgang Zöllner, peu suspect d'opposition à la politique du gouvernement grec, confirme le désastre et décrit à son tour la situation « scandaleuse et effrayante » du système de santé. De 2009 à 2011, les budgets



LOUISA GOULAMAKI/AFP

► des hôpitaux publics ont été diminués de 25 %. Seulement 10 % des chômeurs sont indemnisés et bénéficient de soins gratuits.

Une autre femme, issue cette fois-ci de la haute bourgeoisie grecque, nous confie au détour d'une conversation : « Si je croise à nouveau telle personne de mes connaissances devenue ministre, je lui colle une balle entre les deux yeux ! » Parole provocatrice, mais qui illustre l'état de colère et de désespoir de l'ensemble de la population.

**Qui perçoit en France l'ampleur du choc qu'a subi l'économie grecque ?** À l'exception de quelques économistes, c'est le grand silence. Qui sait que la richesse par habitant a diminué de près du tiers en cinq ans ? Qui sait qu'un quart de la population vit désormais sous le seuil de pauvreté, que la mortalité infantile a explosé ?

Deux questions m'obsèdent. Comment les Grecs ont-ils pu accepter un tel traitement de choc et y survivre ? Cette saignée a-t-elle été utile au pays et ce dernier peut-il redémarrer ?

Un universitaire grec m'explique les ressorts de cette endurance : une solidarité familiale ancestrale, l'apport du tourisme saisonnier dans beaucoup d'îles, une économie souterraine intouchable, l'habitude de se passer de l'État, une démocratie récente et une résignation historique face aux occupations successives ; enfin, l'exode à l'étranger en ultime recours.

Un restaurateur, avec des mots plus simples, résume le tout : « On se débrouille. » Puis il ajoute : « Nos dirigeants ont réussi à nous culpabiliser. On travaille dur, contrairement à ce qu'ils disent à l'étranger. Est-ce notre

*faute si on a une bureaucratie obèse à Athènes ? »*

Notre restaurateur plein de bons sens en rajoute : « Enlever la mauvaise graisse bureaucratique, on est tous d'accord, mais prendre ce prétexte pour tuer tout un peuple à petit feu ne peut que très mal finir. » Cela ne l'empêche pas, comme dans la plupart des petits restaurants, de faire payer les repas en espèces sans remise de ticket de caisse...

Le gouvernement Samaras a beau dire que la situation s'améliore, les Grecs trouvent le temps long. Certes, hors charges d'intérêt de la dette, le budget de l'État est proche de l'équilibre. La réforme de l'administration est en cours – déjà plus de 250 000 postes de fonctionnaires ont été supprimés, ce qui est colossal à l'échelle de ce pays.

### La moitié des prêts à la consommation sont en retard de paiement ou impayés.

Au hasard du transfert en ferry vers l'île de notre destination, nous rencontrons un professeur d'économie à l'université d'Athènes. Alors que les côtes du Péloponnèse défilent sous nos yeux, je lui fais part de mon interrogation : cette austérité aura-t-elle au moins le mérite d'aider la Grèce à redémarrer sur des bases saines ?

Sa réponse est cinglante. « Son principal mérite aura été de permettre à vos banques, françaises ou allemandes, de refiler aux États européens, c'est-à-dire à vous, les contribuables, des créances pourries que nous n'aurions jamais remboursées. » Je joue le candide : mais comment alors la Grèce remboursera-t-elle les nouveaux prêts (240 milliards d'eu-

ros) accordés en deux plans successifs par le FMI et l'Union européenne ? « C'est bien là le problème », réplique mon interlocuteur.

Contrairement à ce que veulent croire les dirigeants grecs, l'austérité ne produit des effets positifs que si elle est accompagnée d'une forte dévaluation pour relancer les exportations. Avec l'euro, c'est impossible. L'initiative privée n'a pas pu compenser le tarissement des crédits publics. Au contraire, l'investissement privé s'est lui aussi effondré. À l'exception de quelques pépites, comme le port du Pirée, racheté par les Chinois, les privatisations n'intéressent guère les investisseurs (3 milliards d'euros de cessions réalisés sur un programme de... 50 milliards) et les exportations continuent de patiner. La Grèce aurait dû pouvoir faire comme la Turquie, qui a massivement dévalué (- 25 % en deux ans face à l'euro). Les investisseurs, les producteurs, les créateurs vont là-bas, car ils voient leur intérêt avant tout !

**J'insiste : mais pourquoi tenir tant à l'euro ?** « Mais pour une raison simple, cher monsieur », me répond-il. L'oligarchie grecque y perdrait trop. Ses intérêts divergent de ceux du peuple. Elle veut pouvoir voyager à l'étranger, maintenir la valeur de ses avoirs placés dans les paradis fiscaux. Elle se soigne à Paris ou à Berlin, ses enfants font leurs études dans les meilleures universités anglo-saxonnes.

« N'oubliez jamais ceci, c'est chacun pour soi ici. » Que le pays dépérisse sur pied lui importe peu, car la dette reste colossale, à 175 % du PIB. Et, fait nouveau, 30 % des prêts immobiliers ou aux entreprises et 50 % des prêts à la consommation sont en retard de paiement, ou impayés. Les banques grecques sont face à un encours (montant des prêts en retard de plus de quatre-vingt-dix jours) de 77 milliards !

À côté de nous, une famille grecque rit aux éclats en écoutant du sirtaki. Le bateau manœuvre dans une baie bordée de maisons blanches. En moins d'un quart d'heure, voitures, camions, passagers sont débarqués. L'âme grecque, malgré les privations, les frustrations et les colères, semble insubmersible sous le soleil. Mais cela peut-il durer ?

*M. Dupont-Aignan*